



Les derniers supplians aux pieds de la Reyne.

<https://hdl.handle.net/1874/363107>

LES DERNIERS
SUPPLIANS
AUX PIEDS
DE LA
REYNE.



A PARIS,
Chez PIERRE DV PONT, au Mont Saint
Hilaire, rue d'Escoffe.

M. DC. XLIX.

84

LES DERNIERS
SUPPLIANS
AUX PIEDS
DE LA
REINE



A PARIS
Chez les Citoyens de Paris, au Mans Sainct
d'Orléans, rue d'Orléans.

M. DC. XLIX





LES DERNIERS
SUPPLIANS
AUX PIEDS
DE LA REYNE.

 MADAME,

Nous nous jettons à vos pieds après tant d'autres qui s'en sont releuez sans obtenir grace ; mais nous n'esperons pas d'en faire de mesme : Car ou nous y vaincrons, ou nous y mourrons. Apres ce triste effort, qu'à peine nous permet encor nostre foiblesse, ou releuez-nous, Madame, ou voyez nous y perdre la vie. La necessité trop dure & trop amere, qui ne nous conduit pas, mais qui nous traîne en vostre presence, nous oste le pouuoir du retour, & nous ne l'attendons que de vous.

Pour vous le persuader, Madame, il n'est point besoin d'éloquence, il ne s'en treuve point au discours des pauures ; mais aussi sans son aide, la verité de leur mal-heur ce descouure assez. Si vous voulez ouvrir les yeux sur nos personnes, vous verrez assez dans le triste aspect de nos visages, ce que vous disent nos paroles ; & sans doute vous aurez pitié de ces funestes obiets.

Nous sçauons toutesfois que c'est beaucoup demander à la maiesté de ces yeux, qui sont les astres tout puissans de ce Royaume, que de les prier de s'ouvrir sur nous ; estans les Souuerains dont les influences, bonnes ou mauuaises, font le sort des plus superbes noms, les nostres sont trop peu pour eux. En particulier il est vray, Madame, que pour vn heur si grand chacun de nous est trop peu de chose ; mais tous ensemble nous formons le plus grand Corps de l'Estat que vous commandez.

Vous n'en sçauiez peut-estre rien, Madame ; Ceux qui ne gouvernent pas, mais qui vous abusent, vous ont iusques-icy caché ce mal-heur : il y a desia long-temps que nous sommes vne grande & pitoyable Compagnie ; mais nostre nombre chaque iour ce rend infiny. Vostre cruel Ministre laisse entre vos suiets si peu de difference, que si sa

rage pouuoit dur & quelque temps encore, nous serions bien tost en mal-heur tous esgaux.

Regardez donc, Madame, ce nombre affreux de miserables; si nostre qualité est indigne, considerez nostre quantité.

Nous oserons de plus vous dire grande Reyne, que nostre qualité mesme, velle & abiecte, est vn obiect qui ne doit point estre mesprisabla à ceux qui commandent des Royaumes, & que la Politique nous doit considerer: Il n'y a iamais en au monde de Monarchie ny de Republique, où ceux de nostre nom ne ce soient treueuz. Si les Estats n'estoient composez que de riches & que de nobles; si tous estoient pour commander, qui vouldroit seruir? Dieu a voulu, Madame, qu'il y eût des seruiteurs comme des maistres, afin que par le commandement & par l'obeissance, toutes choses fussent reglées par l'ordre qu'establit entre les hommes, & la puissance & le deuoir. Sans cela on ne verroit que confusion & que desordre; & si ces deux choses sont si considerables, commander ne l'est pas plus qu'obeir.

Il est donc necessaire qu'en tout Estat bien conduit l'obeissance ce treue, & qu'on y entretienne des esclaués, aussi bien que des Superieurs. Nous sommes de ces premiers, Madame, qui soumis au pouuoir des autres, portons sur nous les premieres peines de la Republique, & le ioug le plus difficile & le plus pesant. C'est nous qui donnons nos sueurs aux particuliers, & par ce moyen au Corps de l'Estat ensemble. C'est nous dont on remplit les armées de la Republique. C'est au prix de nostre sang qu'elle triomphe: Ce sont nos bras qui la vangent de ces ennemis. Quoy qu'on ne donne point nostre nom aux victoires que l'on remporte, on vaincroit rarement sans nous. Nous souffrons pour l'amour de l'Estat qu'on nous oste la gloire qui nous donne tant de peine, sans murmure & sans indignation. Pour le salut de nostre Patrie, le froid & le chaud, la faim & la soif, les iniures du Ciel & de la terre, la cholere des elemens & la barbarie souuant de ceux qui nous commandent, nous attaquent sans nous ébranler. Nous allons à la mort pour elle comme les agneaux à la boucherie, sans nous plaindre & sans reculer.

Après cela nous pouuons vous dire ouurez vos yeux sur nous grande Reyne, & nous secourrez. La Regence de l'Estat qui vous est commise, vous oblige à nous conseruer. Si nous en composons vne partie, & qu'elle perisse, dans peu de iours l'autre s'en va perir. Tous passes & défigurez que nous sommes; tous foibles que vous nous voyez, l'estat est apuyé dessus nos épaules, si nous tombons il tombe avec nous. Helas en quel estat est reduit ce triste Royaume, s'il perd ces bras, qui combattra pour luy. Cependant il a des ennemis en grand nombre, & quant il n'auroit que celuy qui nous tuë, c'est trop.

Ce cruel & lasche Mazarin, ce ministre perfide & infidelle, quand il nous assassine, vous sert-il, madame; n'est-ce pas plustost vous trahir? Deliqurez-

5
Deliurez-nous & deliurez-vous de la tyrannie, il est vostre tyran comme à nous; puis qu'il fait mourir vos suiets, ne veut-il pas que vous sèssiez d'estre Reyne; quand il nous tuë ne vous blesse-t'il pas aussi: & de la mesme main qui nous arrache les entrailles, ne vous perce-t'il pas le cœur.

Vous estes Mere, grande Princeesse, vostre fils est nostre Monarque, quand ce bourreau déchire sa Monarchie, quel outrage vous fait il à tous deux. Si ce cher fils, ce grand Roy, estoit aussi grand d'aage que de naissance, nous n'aurions pas besoin de vous implorer; mais puis qu'il ne peut encore se vâger luy-mesme, qui deuôs-nous pour luy implorer que vous. Sauuez l'Etat de vostre fils, madame, & sauuez ses pauvres suiets de la rage de ce barbare. Quand nous ne serions pas à sagrandeur si considerables, d'autre raisons vous obligent à nostre salut. Si l'Etat n'auoit pas pour vous assez de charmes, & quand mesme (ce qui ne se peut croire sans crime) le bien public ne vous toucheroit pas, du moins escoutez la Nature.

Elle veut par vn instinct secret, que les choses mesmes insensibles ressentent, que ce qui ce ressemble se chersse, & loge vn amour occulte, mais ardent, entre les estres que quelque simparchie ou quelque conformité rend égaux. Nous ne dirons toutesfois pas, grande Reyne, que nous égalions vostre Majesté souueraine, ce n'est point par cette raison que vous nous deuez aymer. Entre vostre grandeur & nostre bassesse y ayant vne distance & vne disproportion peus'en faut infinie, nous en deurons plustost attendre de la haine que de l'amour. Estans au plus bas estage de vostre Royaume, & vous au plus haut, vos yeux auroient de la peine à jeter leurs regards de vostre Trône iusques à nostre abyssme. C'est donc d'vne autre conformité qui se trouue entre vous & nous, que nous tirons nostre esperance. Encore que nous ne portions pas des Couronnes, & qu'à peine puissions-nous voir iusques au faiste des Grandeurs où vous estes montée, du neant où nostre condition nous plonge, si ne laissons nous pas d'estre hommes. C'est par là que nous vous égalons, grande Reyne: L'humanité fait ressembler les plus superbes Monarques aux plus pauvres de tous les Bergers. Comme vous, nous sommes composez de chair, de sang & d'os; comme vous, nous sommes sensibles, & comme vous nous auons vne ame raisonnable. Quand vous estes dans vostre liêt de delices, où le sommeil vous ferme les paupieres, & que nous sommes estendus dedans la bouë & dedans l'ordure, à gemir & nous plaindre, ce sont tous personnes humaines, qui ne different que par le repos & par la souffrance. Cruelle & sensible difference, qui ne doit point se rencontrer entre choses égales, & que vous ne deuez point souffrir.

Vous voyez l'amour qui se trouue dans les especes de chaque chose, & qui se découure a nos yeux selon leur puissance. Les plantes qui ne se peuent mieux tesmoigner leur accord, qu'en viuant plus vi-

goureuſement, quand elles ſont enſemble ne tendent à autre choſe; de là vient que meſme ſorte de terre, à meſme ſorte de plante, leur eſt ſans doute touſiours la plus propre: & qu'à pluſieurs d'entre les vege-
taux des climats differends les font viure & les font mourir. Les ani-
maux qui ont le mouuement & le ſentiment vnīs à cette inclination
premiere, ſe joignent auſſi mieux enſemble, & ſe ſecourent plus faci-
lement. Et ſi vous ne le ſçauiez pas mieux que nous, Madame, nous
vous ferions voir en eux des marques de cette tendreſſe naturelle, qui
donnent moins à croire qu'à admirer.

Que ferez-vous, Madame, à ces exemples inſenſibles & irraiſonna-
bles, qui monſtrent tous les iours, & qui apprennent aux hommes, la
ſenſibilité & la raiſon. Nous ne doutons point que voſtre cœur ne ſe fle-
chiſſe vers les noſtres, & que vous n'imitiez l'amour pur & incorrupti-
ble de ces Eſtres aueugles, avec ce glorieux aduantage, que le voſtre
ſera conduit par des lumieres & des puisſances qui perfeccionnerōt ſon
action. Vous ſçaurez qu'aymer vn miſerable c'eſt le ſecourir, au moins
quand le pouuoir & la paſſion ſe rencontrent enſemble, & que l'un &
l'autre peuuent agir. Car il ſe trouue bien des compaſſions veritables
ſans ſecours; mais c'eſt lors que l'impuiffance empelche l'acte exte-
rieur d'une volenté touſiours bien faiſante en deſirs, ſi ce n'eſt en eſſets.
Grace à Dieu, grande Reyne, voſtre bonté que reclame noſtre infor-
tune n'a point à craindre ce deffaut.

Secourez-nous donc, Madame, ayez pitié de noſtre mal-heur.
Vous auez le pouuoir de nous bien faire, ayez-en la volenté que nous
vous ſouhaittons. Outre que nous ſommes membres de la Republi-
que, que d'ailleurs nous ſoyons avec vous d'une meſme eſpece, &
que vous nous deuez ce que nous vous demandons par raiſon de poli-
tique, & par affection de nature, vous nous le deuez encore par
charité.

Vous ſçauiez combien les pauures ſont recommandez en la ſaincte
Parole, combien Dieu y promet de recompens, & combien il y me-
naſſe de peines pour obliger à les ſecourir. Iuſques là que le Seigneur
Ieſus veut eſtimer comme receu en ſa propre perſonne les biens &
les maux qu'on leur aura faits. Voyez, Madame, quel traitement vous
nous deuez faire, qui n'offence pas le Fils de Dieu. Nous ſommes ſes
membres, Madame, il eſt mort pour nous donner la vie, ſouffrirez-
vous vn tyran qui nous fait mourir? Il a voulu eſtre pauure pour no-
ſtre riचेſſe, & ce barbare nous a tous appauuris pour s'enrichir. Il
eſt venu pour mettre la paix entre le Ciel & la terre, & ce cruel met par
tout la guerre, iuſques entre vous & vos ſubiets. Baniffiez déſ-Anc-
Chriſt, Madame, dont le crime enuers tout le monde vous va rendre
enuers Dieu criminelle, ſi vous le ſouffrez plus long-temps. La voix
& les cris des pauures qui reclament voſtre Juſtice percent facilement
le Ciel, & ſont receus au Troſne de Dieu; que faites-vous ſi vous nous

reiettez ? Les tendresses qu'a pour nos douleurs le Monarque du Ciel & de la terre souffriroient-elles en vous vn cœur de rocher ? Pensez-y bien, Madame, vous voyez à vos genoux les enfans d'un si grand & si redoutable Pere, ne l'irritez point en nous accablant. Pour nous vanger sa main est si preste, qu'il fait dangereux de nous mal-traitter. Songez pour auoit affligé le pauvre Lazare, quel fruit en receut le Mauuais Riche; & quels feux vangerent sur l'un les coups que l'autre en auoit receus. Dieu nous ayme beaucoup, tous pauvres & tous miserables que nous sommes, & qui nous hait n'en peut estre aymé. Les charitez d'une ame deuote, sont en sa presence des œuvres si agreables, qu'il appelle ce que l'on nous donne, des tresors logez dans le Ciel, où la corruption ne les peut toucher.

Voyez, Madame, ce que nous sommes, quoy qu'on nous méprise, puis que Dieu prend vn tel soing de nous. Tels toutesfois que nous puissions estre, nous ne vous implorons point avec orgueil. Plusieurs ont reclamé en vain la mesme grace que nostre desespoir reclame, & si nous y venons apres eux, ce n'est point la presumption qui nous y conduit. Toute la France estant infiniment obligée au zele de vostre Illustre Parlement, chacun est ingrat qui n'essaye de luy rendre vne partie de ce qu'il luy doit; & nous venons icy, Madame, voir si nous pourrions pour luy ce qu'il a desiré pour nous. Car enfin, nous ne vous prions pas pour nous seuls, puis que nous sommes vne partie de l'Etat, c'est aussi pour luy avec nous. Nous essayons de sauuer les riches avec les pauvres, afin que par le salut des membres nous puissions sauuer tout le corps.

Vous sçavez, madame, que les riches sont nostre richesse, & que s'ils ne viuent, il nous faut mourir. Leur abondance est la source qui fournit à nostre disette, qui d'elle mesme est sterile & ne produit rien. Si le monstre qui vous enchante espuise ces viues sources, d'où nous viendra l'humeur qui nous entretient. Ha! le lasche, le but criminel de sa noire malice est trop éclatante & trop visible, pour le pouuoir encor ignorer: Il nous veut exterminer les vns & les autres, pour auoir l'Etat en proye, & disposer de vous & de nostre Roy comme il luy plaira.

Détournez grande Reyne vn coup si funeste & si redoutable, & prenez bien garde que par vostre trop longue indulgence vne Monarchie qui dure victorieuse depuis onze siècles, ne perisse sous vostre gouvernement. Ce seroit à vostre renommée vne tache ineffaçable, encore que vous ne soyez qu'une femme, vous estes vne femme Illustre; & puis que vous auez entrepris, & qu'on vous a iugée digne de commander toute seule, faites-vous doncques obeir. N'endurez plus qu'un insolent Ministre abuse impunément de la bonté que vous luy auez témoignée, & traite vos suiets comme ces esclaves, & vous-mêmes comme sa suiette. L'Indulgence est quelquefois glorieuse en vne ame Royale, mais quand elle preiudicie à l'Etat, elle est encore plus vitieu-

se en cét endroit qu'ailleurs, ellen'est illustre. De plus, Madame, on participe au crime qu'on ne punist pas, quand on en a le pouuoir; & que manque du chastiment il ce rend tousiours plus criminel.

De cette sorte vous rendrez compte au Ciel de nos plaintes & de nos larmes, & attirerez sur vostre teste nos soupirs & nostre trespas. Voicy la voix de Dieu qui vous le declare, car c'est celle du pauvre peuple, & du peuple affligé, qui frappe vos oreilles. Ne foyez point sourde à nos clameurs, ou Dieu n'escouterà iamais vos prieres. Ouurez vos yeux sur nous, Madame, si vous desirez sur vous voir ouurir les siens fauorables. Mais n'ouurez point vos yeux de dédain & de mépris, si vous ne voulez qu'il vous regarde des siens de courroux.

De cette sorte vous deuiendrez l'objet de ses graces & de ses faueurs temporelles; & pour vn peu de repos que vous nous donnerez vous jouirez d'vne Felicité qui ne finira jamais.

F I N.